

que par plusieurs autres personnes. La plus grande cordialité n'a cessé de régner parmi les convives et les Canadiens de Holyoke ont lieu d'être fiers de la réception qu'ils ont faite à leur hôte.

Quelques journaux canadiens ont eu l'occasion de parler dans le temps du discours où M. Jules Simon, de l'Académie Française, avait parlé en termes si élogieux et si remarquables du Canada français et de l'œuvre de la colonisation, à propos des travaux de M. le curé Labelle.

Celui-ci, de son côté, écrivit alors à M. Jules Simon, pour le remercier de ses bonnes paroles. Voici la lettre qu'il a reçue en réponse :

PARIS, 12 janvier 1882.

Monsieur le curé,

Je suis très heureux de votre lettre. Elle m'a consolé d'un petit journal de votre pays qui prétend que j'ai injurié le Canada, dans ce même rapport que vous avez lu : je puis dire dans tous les cas que je l'ai injurié sans le savoir, car je suis au contraire plein d'amitié pour le Canada et pour les Canadiens que je connais. Je connais, par M. de Molinari, et aussi, je crois, par mon ami Xavier Marmier, le rôle énergique que vous jouez parmi vos compatriotes, et j'y applaudis d'autant plus cordialement que je crois, comme vous, à un autre monde, et à l'utilité prépondérante de l'agriculture dans celui-ci.

J'ai reçu presque en même temps que votre lettre le plan à vol d'oiseau de Saint-Jérôme ; je vous en remercie.

J'ai bien envie de faire comme vous et de vous envoyer ma photographie. C'est une curieuse chose, monsieur, qu'on puisse se voir de si loin ; le monde, si on continue, finira par devenir très petit ; nous pourrions tous nous regarder face à face et nous parler à l'oreille.

Permettez-moi, monsieur le curé, de vous serrer la main et de me dire avec respect et cordialité, votre compatriote.

JULES SIMON,

10, Place de la Madeleine, à Paris.

NOS GRAVURES

AU DÉSÉPOIR

La pompe est gelée ! Pas d'eau ! Cinquante pour cent de perte pour ces braves gens. Si le temps continue, ils sont ruinés ! Désespérés, ils vont en ville, où les ménagères leur feront une magnifique réception. C'est que cette fois il y aura de la crème à la surface du lait.

LA PREMIÈRE LEÇON DE PATIENCE

Elle n'a que six ans. Cent fois elle a été punie pour son impatience. Dix fois par jour, à l'école, sa maîtresse la met en pénitence. La petite fille ne se corrige pas. A bout d'expédients, sa mère et sa tante viennent de trouver un dernier moyen qu'elles essayent. Un écheveau de laine est passé dans les bras de l'enfant. A dessein sa mère l'emmêle en pelotonnant. L'enfant, fatiguée, demande pardon et promet que désormais elle veut être patiente.

L'ORPHELIN

Elle n'a pas 18 ans ! La voilà seule ! Elle n'a pas connu son père. Elle n'était pas née quand il est mort. Mais elle a connu sa bonne mère, puisqu'il n'y a que trois semaines qu'elle est partie pour le ciel ! Assise devant la maison rustique, où elle a été élevée, elle achève des bas commencés par sa mère, qui tricottait pour les pauvres du village voisin quand arrivait l'autonne. Quelle expression dans cette figure de jeune fille ! Comme la douleur y est bien peinte ! Comme on devine ce qui se passe dans l'âme de la pauvre orpheline qui n'a plus que Dieu pour ami !

UN ÉPISODE DE QUATRE-VINGT-TREIZE

La révolution a éclaté en France. Tout est à feu et à sang ! On fait une guerre à outrance, aux royalistes surtout. Notre gravure représente un château incendié, appartenant au marquis de X... La scène se passe en Vendée. Une pauvre femme s'est réfugiée, avec ses trois enfants, dans le château. Quelques heures après des cris : au feu ! se font entendre. Le marquis, vieillard de 78 ans, n'écoulant que son courage et sa charité, passe à travers les flammes, sauve les trois enfants et les remet à leur mère. Après avoir déposé le précieux fardeau au pied de l'échelle, il remonte quelques échelons et s'écrie : *Vive le Roi !* Le vieillard se livre ensuite aux soldats républicains, qui admirent son dévouement et l'acclament de toutes parts.

Mais un frémissement instinctif gagne les cœurs à la vue de cet incendie, assez ingénieusement figuré pour rappeler les derniers et irréparables désastres qui se sont passés à Vienne.

M. Portington dit : Refusez toutes les drogues de charlatans qui font plus de mal que de bien à la constitution, mais donnez toute votre confiance aux Amers de Houblon, et vous jouirez d'une parfaite santé. Elles sont le *ne plus unum* des médecines.—*Boston Globe.*

AUTOUR DU MONDE

AGRA ET FUTTEYPURE SIKRI

13 octobre 1881.

(Suite.)

Je remonte en voiture à 11½ heures et vas visiter le tombeau d'Akbaï, qui se trouve à six milles d'Agra, dans le village de Secondra.

Une bonne route en plaine, n'offrant du reste rien de remarquable que les ruines de quelques vastes édifices et un grand nombre de monuments funéraires disséminés dans la campagne, nous y conduit rapidement. Le mausolée est situé au centre d'un grand jardin carré ; quatre portes monumentales, formant chacune un pavillon surmonté de minarets et de clochetons, s'ouvrent sur autant d'avenues dallées qui viennent aboutir au milieu de chacun des côtés de la large plate-forme qui lui sert de base.

Là s'élève une pyramide mesurant 300 pieds de côté et composée de cinq terrasses en retrait, les unes sur les autres, avec portiques d'arcades mauresques et coupoles hindoues, soutenues par de minces colonnettes. Au dernier étage, à la hauteur de 100 pieds, se trouve une tour aérienne, toute de marbre blanc, dont la blancheur éclatante contraste avec le grès rouge employé dans la construction des autres édifices. Au centre, un bloc massif figure le tombeau d'Akbaï ; les 99 appellations de Dieu y sont gravées en caractère arabe. L'enceinte de la cour est formée par un grillage de marbre, au travers duquel on a ménagé de petites fenêtres carrées d'où l'on jouit d'une belle vue sur la campagne et le Tay. Mais ce que je ne puis me lasser d'admirer, c'est le fini de l'exécution et l'incroyable variété des dessins découpés à jour qui leur servent d'encadrement.

Je remonte en voiture et après trois-quarts d'heure j'arrive à la Jumna, que je traverse sur un pont de bateaux et me rends à l'Etmaddoulap, monument construit en 1610, par l'empereur Jehanghir, sur la tombe de son beau-père. Il s'élève sur la rive gauche de la Jumna, près du pont de bateaux. Ce monument célebre, avec ses incrustations en pierre de couleur et ses broderies percées à jour, est un véritable bijou de marbre blanc.

Pour en finir avec les principaux monuments d'Agra, il me reste à parler du Tay.

Il ne s'agit plus ici d'une mosquée quelconque, ou d'un palais plus ou moins richement décoré, mais bien des monuments que tous les voyageurs proclament hautement comme la merveille non-seulement de l'Inde, mais encore du monde entier.

Le Tay est un tombeau érigé au XVIIe siècle, par l'empereur mongol Shah-Jehan, en l'honneur de son épouse favorite, la *béyum* Mauntaz-Mahal. Commencé en 1630, il ne fut terminé que 22 ans après ; pendant tout ce temps, 22,000 ouvriers y travaillèrent sans relâche. Malgré le bon marché de la main-d'œuvre et les nombreux cadeaux qui affluèrent de tous côtés, cent millions de roupies, somme énorme pour l'époque, furent dépensées en cette occasion.

Ce célèbre monument est entièrement construit en marbre de Jeypore, tellement blanc, qu'il paraît transparent. C'est un octogone irrégulier dont chaque grand côté, percé d'une porte monumentale, fait face à l'un des quatre points cardinaux. Au centre se dresse un dôme immense en forme allongée, circonscrit par quatre coupoles moins élevées, et flanqué d'un pareil nombre de sveltes minarets placés aux angles d'une terrasse carrée. Le croissant doré qui surmonte l'édifice plane à 260 pieds au-dessus du sol. Chaque façade est encadrée, par des incrustations de marbre noir représentant des versets du Coran. On dit que le livre sacré se trouve ainsi transcrit en entier sur les parois du monument, ce qu'il est permis de croire, tant les inscriptions arabes décoratives y sont multipliées. Les murailles sont couvertes de sculptures délicates et de mosaïques dans le genre florentin, représentant des fleurs et des feuillages. Le cristal de roche, le jaspe, la cornaline, la machite, le lapis-lazuli et une infinité de pierres précieuses rentrent dans la composition de ces ravissantes arabesques.

Entrons dans l'intérieur. Sous une vaste et blanche coupole, où ne pénètre qu'une lumière mystérieuse, se trouvent les sarcophages de Shah-Jehan et de la sultane, ce dernier un peu au-dessous de son époux. Tous deux sont couverts de caractères arabes finement ciselés. La balustrade qui les entoure est en marbre cristallin, merveilleusement découpé en guipures à jour, encadrant de minces panneaux constellés de fleurs et d'ornements en mosaïques de pierres fines, véritable chef-d'œuvre de l'art. Tout le reste est en harmonie parfaite avec ce splendide tombeau.

On ne peut se lasser d'admirer les parvis faits avec un goût exquis et une élégance exempte de toute surcharge ; et, si des détails nous pas. ons à l'ensemble, la richesse des matériaux, la noblesse et en même temps la simplicité du dessin, causent une impression ineffaçable. Un écho plus doux, plus pur, s'il est possible, que celui du baptistère de Pise, habite sous cette coupole ; une simple note de musique, un son de voix, flotte, s'élève et se perd sous la voûte en longues et délicieuses ondulations.

Dans une chambre souterraine reposent les restes des deux époux. Deux tombeaux recouverts d'étoffes de soie occupent un emplacement correspondant exactement aux cénotaphes de la salle supérieure.

Le Tay, construit sur une terrasse en marbre blanc, de 300 pieds de côté, qui domine une plate-forme dallée, vaste, dont l'un des côtés, long de près de 1,000 pieds, borde la Jumna et se termine par une balustrade à jour.

A chaque angle s'élève une tour ornée de galeries superposées et couronnée d'un kiosque. Deux mosquées occupent parallèlement les deux autres côtés. Celle de l'ouest est la seule consacrée pour la prière, l'autre n'existe que pour la symétrie. Ces constructions accessoires, du meilleur style, sont en belle pierre rouge et surmontées de kiosques à jour et de dômes en marbre blanc.

J'ai essayé de décrire le plus brièvement possible l'aspect physique que présente cet incomparable monument. Mais comment pourrai-je rendre les sensations que l'on éprouve à la vue de ce poème de marbre, œuvre la plus parfaite qui soit jamais sortie de la main de l'homme ?

Pendant le court séjour que je fis à Agra, deux fois j'y retournai. Je restai là des heures entières dans une muette contemplation. De quelque endroit qu'on se place, à quelle distance on regarde, tout dans le Tay est également parfait. On est ébloui, comme fasciné ; on croit rêver, on reste confondu d'admiration. La parole est insuffisante pour exprimer de pareilles émotions. Je me rappellerai toujours la dernière visite que je fis au Tay, une heure avant mon départ d'Agra ; je ne pouvais me décider à le quitter, enfin, il fallut partir. Une dernière fois je l'ai aperçu se détachant comme un bloc de neige sur l'azur du ciel par delà le portique majestueux qui forme l'entrée principale, et, avec regret, je lui ai adressé un dernier adieu.

Il est difficile, aux personnes qui n'ont pas eu le bonheur de voir ce monument, de comprendre qu'il puisse inspirer de pareils sentiments. Sans crainte d'être démenti, je déclare que ni en Europe, ni nulle part au monde, il n'existe rien qui puisse lui être comparé.

Vendredi, 14 octobre 1881.

Je louai hier soir un *garry* pour aller visiter Futteypore Sikri, ancienne résidence du grand Akbaï et distante d'Agra de 28 milles. Je monte en voiture à cinq heures et, par une route absolument plate et sans intérêt, on la franchit en trois heures et demie au moyen de trois relais de chevaux.

FUTTEYPURE SIKRI

Le nom de Futteypore Sikri provient de deux villages qui subsistent encore au pied de la colline, où sont amoncelées d'immenses ruines parmi lesquelles se dressent encore, à peu près intacts, une grande mosquée et le palais des mongols.

Un escalier monumental conduit à une plate-forme où s'élève une porte majestueuse flanquée de niches et de minarets, décorée de mosaïques et d'incrustations de marbre. Elle est légèrement ogivale et mesure 75 pieds de la base au cintre ; le sommet, couronné de consoles hindoues, domine le sol d'une hauteur de 120 pieds. Par la grandeur de ses proportions et la richesse de l'ornementation, cette porte forme à elle seule un édifice spécial. Un musulman, bien vêtu, aux allures pleines de distinction, vient à ma rencontre et, m'abordant avec politesse, m'apprend qu'il est officiellement chargé de conduire les étrangers. Nous entrons dans une immense cour dallée, au centre de laquelle se trouve le tombeau du Scheik-Selim Chishte. Ce sanctuaire vénéré, chef-d'œuvre de patience et d'art, est tout en marbre blanc ainsi que les panneaux grillagés qui l'entourent, véritables dentelles d'un dessin partout également varié. Une magnifique mosquée avec ses trois dômes d'une blancheur éblouissante, occupe le côté gauche de la cour. Sur les trois autres côtés règne une splendide colonnade de 50 pieds d'élévation. Un certain nombre de petits palais s'élèvent dans le voisinage, et parmi les plus remarquables de ces monuments, je me contenterai de citer le palais *Bir-Bal*, petit, mais admirablement sculpté à l'intérieur comme à l'extérieur.

Le *Panch-Mahal* et les cinq palais consistent en cinq plate-formes s'élevant l'une au-dessus de l'autre en forme de pyramide. Chaque étage en retrait sur l'intérieur, laisse sur les quatre côtés une large terrasse. Les piliers qui supportent ce curieux édifice sont tous d'un dessin différent et finement travaillés.

Le palais de *Sonora-Mahal*, épouse chrétienne de l'empereur Akbaï. Une des fresques peintes sous le portique représente l'Annonciation.

Le palais de la Sultane de Constantinople, bloc merveilleusement sculpté, fouillé jusque dans les moindres recoins, de manière à reproduire toutes les combinaisons imaginables de l'art décoratif.

Sortant de l'enceinte du palais par la porte de l'Éléphant, nous arrivons, à travers des monceaux de ruines, au pied de la tour du même nom. C'est une bizarre construction, haute de 120 pieds, hérissée de la base au sommet d'une multitude de défenses d'éléphants ou de leur imitation en pierre.